



Aline Jalliet, à Paris, en 2023. JULIETTE DUPUIS-CARLE

L'ÉPOQUE

Aline Jalliet, coach vocale : « La voix des femmes est comme un filtre posé sur leur parole qui empêche d'écouter ce qu'elles disent »

Celle des femmes, douce et mélodieuse ; celle des hommes, qui résonne et se fait entendre. La voix reste le lieu d'expression privilégié et intériorisé des stéréotypes de genre, explique la coach vocale Aline Jalliet dans un entretien au « Monde ».

Propos recueillis par Séverine Pierron

Aujourd'hui à 05h30

🕒 Lecture 4 min

Dans son cabinet, Aline Jalliet reçoit aussi bien des femmes politiques que des cheffes d'entreprise, mais toutes viennent la voir avec la même question : comment se faire entendre lorsqu'elles prennent la parole ? Dans son stimulant essai *Une voix à soi* (Guy Trédaniel Editeur, 256 pages, 22,90 euros), cette coach décortique la construction de l'identité vocale des femmes, et explore ces biais d'écoute qui entretiennent une forme de domination vocale masculine. Avec, entre autres, les témoignages de Sandrine Rousseau, de Najat Vallaud-Belkacem, d'Elsa Zylberstein, d'Alexandra Lamy, mais aussi de femmes trans.

Vous parlez de la voix comme d'un « angle mort du sexisme ». Que voulez-vous dire par là ?

Contrairement aux hommes, les femmes sont très souvent attaquées sur leur voix. Trop aiguë, trop forte, trop fragile, la voix des femmes est comme un filtre posé sur leur parole qui empêche d'écouter ce qu'elles disent. Si une femme a une voix trop aiguë, c'est qu'elle est « hystérique » ; si elle a une voix trop forte, c'est qu'elle est violente ; si elle a une voix trop grave, c'est qu'elle est masculine...

Lorsqu'un homme prend la parole, sa voix signe dans notre oreille la crédibilité, la légitimité, la vérité. Une seule voix d'homme peut anéantir et effacer la voix d'une femme – et même de plusieurs femmes. Regardez les affaires Weinstein, Depardieu, Gérard Miller ou Patrick Poivre d'Arvor. Combien faut-il de femmes qui parlent pour détrôner une seule voix d'homme ? Devant le risque que cela leur fait prendre, beaucoup de femmes se taisent. Ou bien elles cherchent à changer leur voix pour enfin être écoutées, ou bien elles la travestissent pour plaire à tout prix.

Existe-t-il une « voix de femme » ?

Dans la réalité, non, mais dans notre oreille, oui ! On associe l'aigu au féminin. Avec les aigus, nous identifions la femme traversée par des émotions qu'elle ne contrôle pas. Lorsqu'elles veulent gagner en crédibilité, les femmes aggravent leur voix : c'est d'ailleurs ce qu'ont fait les voix féminines depuis les années 1950, en baissant leur fondamental (la note de base) d'un ton à un ton et demi. Certaines Américaines adoptent même le *vocal fry*, donnant à leur voix un grain de friture un peu rauque, façon Kim Kardashian.

Les stéréotypes auditifs obligent les femmes à s'identifier aux marqueurs vocaux de la « féminité », c'est-à-dire que pour se reconnaître elles-mêmes comme des femmes, elles amplifient l'aspect mélodique de leur voix, atténuent sa portée... Elles adoptent parfois ce qu'on pourrait appeler « la voix du care » : douce, aimable, gentille – inoffensive. Je pense aux infirmières ou aux institutrices. Voyez aussi les assistants vocaux comme Alexa ou les GPS : bien souvent réglés par défaut sur des voix féminines, ils renforcent l'idée que les femmes sont au service des autres.

Les stéréotypes de genre, qui se mettent en place dès l'enfance, s'immiscent aussi très tôt dans la voix. Comment ?

On croit que la voix n'est que le résultat de la biologie ou de la physiologie, mais c'est avant tout une construction sociale et culturelle – ce qu'on appelle une performance de genre. Alors que leur appareil phonatoire est au départ semblable, les enfants adoptent des comportements destinés à différencier leurs voix : les garçons allongent leurs lèvres pour grossir leur voix, et les filles sourient pour la faire monter dans l'aigu.

A l'adolescence, la mue fait descendre la voix des garçons d'une quinte à une octave. On sait moins que les filles muent aussi, parce que leur voix descend moins (environ une tierce) ; ce changement passe inaperçu derrière les transformations de leur corps, désormais objet de tous les regards. Les femmes passeront ensuite beaucoup de temps à chercher leur identité vocale, jusqu'à garder parfois une voix de « petite fille ».

Celle de Marilyn m'a ainsi toujours interpellée : une voix d'enfant à l'intérieur d'un corps hypersexualisé. Elle m'a aidé à comprendre combien, chez certaines femmes, le regard de prédation qui est porté sur elles à la puberté est une sorte de « rapt » qui laisse leur voix en arrière, comme un témoin de leur enfance volée. Je pense à Judith Godrèche. A 21 ans, c'est d'une voix transparente qu'elle révèle avoir été transformée en objet sexuel depuis ses 14 ans [*dans l'émission Le Cercle de Minuit, de Laure Adler, en 1995*]. Pourtant, personne ne semble l'écouter. A 51 ans, elle marque son territoire avec sa voix en nous obligeant à l'écouter... et à l'entendre.

Pour entendre les femmes, il faudrait donc changer d'écoute ?

Nous avons l'impression que l'écoute est comme notre langue, naturelle et spontanée, mais il s'agit bien d'une construction sociale et culturelle ! On écoute les voix à partir des filtres que nous avons intériorisés. Ainsi, des femmes valorisées dans leur milieu pour leur voix forte et puissante vont être considérées comme « masculines » et « vulgaires » lorsqu'elles en sortent – « une voix de poissonnière », dira-t-on. On se permet très vite d'évaluer la voix des femmes et d'en déduire leur niveau de compétence sociale. La « féminité » passe par une voix qui respecte les codes des classes dominantes – contrôle, régulation, maîtrise.

Je vis en Belgique depuis plusieurs années et j'y ai tout de suite été frappée par le niveau sonore des voix des femmes. Ma première réaction a été de penser qu'elles manquaient de féminité. Quand j'ai compris que j'étais moi-même traversée par un stéréotype auditif, j'ai commencé à écouter les voix des Françaises autrement... et je me suis rendu compte que la voix de la femme française était très différente : moins forte, avec des intonations plus lissées – un héritage d'une injonction à la discrétion, venue tout droit de la modestie, valorisée comme vertu pour les femmes depuis la fin du XVI^e siècle. Quand on comprend que l'oreille et la voix sont en grande partie des constructions culturelles, on se libère d'un certain nombre de préjugés. C'est ce que j'ai voulu avec mon livre : ouvrir les oreilles aux voix des femmes pour qu'elles soient enfin entendues !

Séverine Pierron